

MICHEL BANNIARD

DIRECTEUR D'ETUDES A L'EPHE-IV (PARIS)

COLLOQUE : LA DIALECTOLOGIE HIER ET AUJOURD'HUI, LYON, DECEMBRE 2006.

TITRE DE LA COMMUNICATION : *La diachronie in situ : isoglosses théoriques et isoglosses réels (à propos des enquêtes de P. Dubuisson sur la zone de transition oc/oïl)*

1] FRONTIERES SYNCHRONIQUES ET FRONTIERES DIACHRONIQUES

Parmi les nombreux centres d'intérêt de la dialectologie et de la géographie linguistiques figurent ses apports à la linguistique diachronique, soit sous la forme de cartographie en stratigraphie chronologique [DALBERA, 1994], soit sous la forme de modélisations analogiques [BANNIARD, 1980, 2002]. C'est à ce second point de vue que se réfère cette contribution. Le titre proposé fait référence à la possibilité de rendre visible et saisissable à partir de cartes dialectologiques le concept de frontière diachronique entre le latin parlé tardif et le protoroman (ou roman archaïque) non moins parlé. Seul le domaine français (au sens d'espace national) sera pris en considération ici, quoique la réflexion proposée puisse s'appliquer aux autres espaces romans issus directement de la latinophonie impériale.

Dans la modélisation diachronique retenue ici, on définit l'histoire de la latinophonie comme une succession de dialectes se succédant dans le temps et aboutissant à une zone frontière entre le dernier dialecte plutôt latin et le premier dialecte plutôt français, la zone de contact entre ces deux dialectes s'étendant sur une profondeur temporelle d'environ un siècle (voir la rubrique 8). D'un autre côté, les enquêtes sur la limite naturelle entre la langue d'oc et la langue d'oïl, donnent à voir depuis longtemps comment des parlers se différencient rapidement de part et d'autre d'une zone de contact. Et certains atlas, comme celui dressé et édité par P. Dubuisson [DUBUISSON,

1982], qui établissent une cartographie extrêmement fine et détaillée de cette zone, favorisent une modélisation diachronique. Pour le dire en d'autres termes, le dernier dialecte d'oc et le premier dialecte d'oïl y sont visibles et lisibles d'une manière saisissante : ils sont l'image par équivalence topologique de la zone de contact diachronique latin/ roman. Cette comparaison repose évidemment sur l'idée qu'il existe des bourrelets d'isoglosses diachroniques définissant d'abord des dialectes successifs au sein de la latinophonie, puis des langues successives. On voit qu'à ce titre les bourrelets d'isoglosses synchroniques qui définissent les limites des dialectes d'oc, d'abord, puis de la langue d'oc ensuite, sont lus inversement comme des projections d'une évolution diachronique. Ces principes posés, voyons la question de plus près.

2] LA DIALECTOLOGIE DIACHRONIQUE DU LATIN

Du côté de la diachronie latine, la sociolinguistique diachronique a permis, au terme d'une trentaine d'années de travaux de proposer une véritable historicisation du changement langagier [BANNIARD, 1992, 1998, 2003 ; HERMAN, 1997, 1998 ; VAN UYTFANGHE, 1976]. En voici les principales conclusions. Tout d'abord, la longue vie de la communication latinophone en Occident latin a été fermement établie : sur l'espace de l'ancien Empire romain d'Occident, elle ne se brouille pas nettement avant la seconde moitié du VIII^e siècle [BANNIARD, 1992 ; HERMAN, 1996 ; VAN UYTFANGHE, 1994 ; WRIGHT, 1982]. Or, l'apparition des premiers monuments où la *scripta* romane s'installe à côté des écritures latinisantes date du IX^e siècle. La conjonction de ces deux données a conduit à proposer trois hypothèses [BANNIARD, 2003a] :

- 1) La langue parlée naturelle (celle des *illitterati*) n'a pas pu diverger trop profondément de la langue parlée traditionnelle (celle des *litterati*) avant au plus tôt le VII^e siècle. En d'autres termes, ce type de langue garde un nombre élevé d'éléments latins pendant une période plus longue que celle qui a été souvent admise.
- 2) Comme par ailleurs, la restructuration d'un type de langue à l'autre est indubitable, il faut en conclure que l'évolution s'est faite de manière accélérée (on dirait exponentielle) pour aboutir à une

zone de transition finale vers 650-750.

3) Pour rendre compte de ce modèle, il est nécessaire de bâtir une typologie diachronique. C'est cette dernière qui conduit à l'établissement de dialectes successifs dans l'histoire de la latinophonie jusqu'à sa mutation finale.

Cette modélisation ne peut pas faire l'économie de deux difficultés : d'une part, la parole ayant été évidemment continue de génération en génération, le protofrançais porte aussi dans sa mémoire vive une part très importante de traits du latin tardif (et du latin tout court), c'est le *continuum* ; d'autre part, et contradictoirement, l'intercompréhension diachronique étant rompue, on peut parler d'une "autre langue", c'est la discontinuité. Penser et représenter simultanément ces deux composantes est un des enjeux épistémologiques de notre discipline. Pour y satisfaire, il convient de s'appuyer sur quatre principes :

- 1) Adopter la notion de diasystème, plus conforme à ce que nous savons des fluctuations réelles de la parole (les variations *dia*).
- 2) Définir correctement la part transmise d'un diasystème à l'autre (toute une partie du diasystème latin reste vivant dans le diasystème roman).
- 3) Définir correctement la part refaite (soit par abandon, cas le plus rare, soit par réfection, cas le plus fréquent).
- 4) Définir correctement la part innovante (ce qui n'existait pas en latin).

Ces principes posés, regardons rapidement leur application au domaine de la morphologie. On définira quatre catégories :

- 1) Formes transdiachroniques (qui passent directement du LPT au PF) : opposition de voix, de mode, de temps, de personnes ; indicatif présent, imparfait...
- 2) Formes refaites (qui sont générées du LPT au PF) : nouveau futur, nouveau passif à l'*imperfectum*, rection presque exclusivement prépositionnelle des substantifs aux cas obliques.
- 3) Formes innovantes (qui sont en cours de construction du LPT au PF) : passé résultatif ; conditionnel.
- 4) Formes métastables (qui sont en voie d'élimination lors de l'émergence du PF) : imparfait du *perfectum* ; futur du *perfectum* ; génitif-datif singulier en *-o/-i* ; génitifs synthétiques en *-oro* ; passif en -

ur.

5) Formes évanescentes (en cours d'élimination dès le LPT1/2) : génitifs en *-is* et en *-um* ; ablatifs en *-ibus*, etc ; subjonctif imparfait...

Si l'on prend donc la parole de la Gaule du Nord au V^e siècle, on a rapidement le schéma suivant : [1 + 4 + 5, les catégories 2 et 3 manquant encore] ; mais au VIII^e, on aura : [1 + 2 + 3 + 4, la catégorie 5 ayant disparu. En trois siècles, le diasystème s'est transformé d'un type latin en un type roman, la disparition de la catégorie 5 et l'apparition de la catégorie 2 constituant le changement majeur. Les catégories 1 et 4 constituent le "liant" diachronique transgénérationnel. A la lumière de ce qui a été dit précédemment, on dispose donc d'une zone de transition morphologique comprenant un bourrelet d'isomorphes diachroniques séparant un temps encore latinophone d'un temps déjà romanophone. Pour affiner cette présentation, je soulignerai que les changements se sont produits en progression exponentielle : leur somme constitue la série de bourrelets épais placés au VIII^e siècle.

3] FRONTIÈRES NATURELLES OC/OÏL

Même établi de façon expéditive (les limites de l'exposé le requièrent, non le sujet), ce paramètre diachronique pourrait être maintenant mis en parallèle avec le paramètre synchronique. Il faudrait introduire une nouvelle discussion ici autour de ce dernier, puisque la notion même de frontière nette est régulièrement remise en question, et tout dernièrement par A. Lodge [LODGE, 2005], précisément autour du clivage oc/oïl au Moyen Age, qui est qualifiée de "fiction méthodologique". L'auteur ouvre sa contribution par diverses considérations sur l'opposition entre la thèse catastrophiste et la thèse gradualiste dans la séparation oc/ oïl pour répéter sa faveur envers la thèse gradualiste et contester la réalité des bourrelets d'isoglosses démarcateurs ou du moins la valeur qu'il convient de leur attribuer. Il soutient le maintien jusqu'au XX^e siècle d'un continuum dialectal roman, et en conséquence, affirme qu'avant le XIII^e siècle, il existait encore une "unité gallo-romane". Ses affirmations sont appuyées par différents arguments et exemples, de registres

disparates. Il avance comme preuve en particulier le *descort* polyglotte de Raimbaud de Vaqueiras. Il reproduit une carte (peu lisible) des isoglosses en Auvergne. Enfin, il analyse la langue des registres consulaires de Montferrand datés du XII^e siècle pour souligner la proximité de cette langue avec la langue d'oïl voisine. Il en conclut à une intercompréhension naturelle entre locuteurs des deux langues dans cette région, argument conforté par le fait qu'il ne trouve pas trace de traducteurs.

Une réfutation détaillée de ces arguments, même sommairement résumés ainsi, serait nécessaire. On se bornera à différentes indications. Tout d'abord il faut distinguer entre intercompréhension spontanée et acquise. Le *descort* est là pour montrer avant tout l'habileté langagière de Raimbaud, satisfait d'éblouir des destinataires de différentes origines. On pourrait donc retourner l'argument : la dextérité polyglotte du troubadour montre d'autant plus que la communauté romane est un bien non pas partagé par tous, mais réservé à une fine élite : c'est un savoir non pas naturel, mais culturel, un savoir acquis [BANNIARD, 2004]. On peut dire la même chose de l'absence de référence à des interprètes. D'une part, leur présence, même quand elle est certaine, est loin d'être signalée dans les documents médiévaux. D'autre part, ces affaires de juridiction relèvent d'une classe culturelle déjà élevée et donc habituée aux échanges trans-frontaliers. Enfin, la zone considérée est connue pour l'effet ancien de pénétration réciproque oc/oïl de par sa situation géographique (ouverture vers les plaines du Nord). Il y a plus : l'étude s'appuie trop exclusivement sur des documents écrits. D'une part, la langue en est très pauvre et formulaire, ce qui lisse les différences ; d'autre part, la parole réelle avec sa phonologie, ses accents, sa prosodie, ses intonations est également lissée, phénomène d'autant plus sensible que, comme le remarque justement l'auteur, la graphie latinisante accroît l'effet de neutralisation. On trouve tout de même dans la morphologie verbale des préterits nettement d'oc (comme d'ailleurs dans le poème *Saint Léger*). Toutes ces considérations conduisent à mettre fortement en doute les conclusions proposées. Il faudrait aussi renvoyer aux nombreuses études, notamment de Ronjat et de Pignon qui montrent l'existence à l'Ouest (Charente/ Haute-Vienne et Vienne/ Haute-Vienne) de frontières nettes accompagnée d'une chute rapide de l'intercompréhension attestée par des enquêtes datant du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e [BRUN-TRIGAUD, 1990]. Les cartes établies par S. Escoffier conduisent aux mêmes déductions [ESCOFFIER, 1958], qu'une synthèse des études

conduites sur cette problématique et dans cet espace de contact confirme depuis longtemps [BANNIARD, 1980]. Dans une étude célèbre, E. Coseriu avait également montré que le flou apparent des limites entre des dialectes ou des langues de même phylogénèse en contact n'invalide ni la notion de dialecte, ni de langue, ni de zone frontière, puisque les différences vont en augmentant à partir de celle-ci [COSERIU, 1998]. Selon un processus intriqué, la latinophonie de Gaule s'est métamorphosée en romanophonie en même temps que se construisait un clivage aboutissant à un roman du Sud et un roman du Nord, du V^e au VIII^e siècle, essentiellement pour des raisons prosodiques [BANNIARD, 2003b].

4] MICRODIALECTOLOGIE D'UNE ZONE FRONTIERE

Les cartes de P. Dubuisson donnent une illustration que l'on peut qualifier de saisissante de cette réalité. Leur analyse détaillée du point de vue qui a été adopté ici prendrait évidemment des heures que nous n'avons pas (cela a été fait en une série de séminaires qui n'ont pas épuisé le sujet). Comme ses cartes le montrent, l'enquêtrice a défini une aire limitée en forme de carré d'environ 40 kms de large et d'autant de hauteur. Il recouvre le Nord-Est de la Creuse (23), le Sud du Cher (18), le Sud-Ouest de l'Allier (03) et le Nord-Ouest du Puy-de-Dôme (63). Afin de produire un maillage serré, P. Dubuisson a sélectionné 36 points qu'elle a projetés sur la carte en partant du Nord-Est (Estivareilles en Allier, point 1) jusqu'au Sud-Est (Reterre en Creuse, point 36). La ligne d'enquête suit donc une sinusoïde qui se déplace d'Est en Ouest pour descendre le long d'une succession de niveaux espacés verticalement de quelques kilomètres à une dizaine de kilomètres. C'est évidemment l'axe Nord-Sud qui nous intéresse ici. On a affaire à une ligne ondulante qui marque la limite Nord d'Est en Ouest [Ligne N : 1 Estivareilles (03), 2 La Chapelaude (23), 3 Chamberat (23)] et à une autre qui marque la limite Sud [Ligne S en orientation Ouest-Est : 31 Pierrefitte (23), 32, Tardes (23), 33 St Julien-La-Genête (23), St Marcel en Marcillat (03)]. Cette ligne Sud repart en une dernière boucle Est-Ouest : 35 Fontanières (23), 36 Reterre (23). Ce sont ces deux lignes de limite qui retiennent en premier lieu l'attention parce que les cartes publiées rendent immédiatement

évidente leur singularité.

Cette évidence est due non seulement à la richesse quantitative du document, mais aussi à sa présentation du fait que l'enquêtrice a pris des phrases entières, simples ou complexes, qu'elle a intégralement reproduites sous la forme d'une liste verticale en double colonne qui tient toute une page et rend de ce fait immédiatement lisible les transformations d'un niveau de la sinusoïde à l'autre. En outre, la reproduction des textes est évidemment de type phonétique, conforme aux principes de transcription des atlas. Comme toute transcription, celle-ci a ses limites et ne reproduit évidemment pas toutes les données de l'oralité. Mais elle en donne une image tout de même beaucoup plus fidèle que l'écriture latinisante des chartes de Montferrand et de ce fait gomme beaucoup moins les fluctuations de la parole sur cette zone dialectale de transition.

Ces remarques méthodologiques posées, il se dégage de la lecture de ces cartes les caractéristiques suivantes :

- 1] La ligne S et la zone immédiatement contiguë au Nord représentent un type de langue nettement d'oc, en variété dialectale limousine-auvergnate.
- 2] La ligne N et sa zone immédiatement contiguë au Sud représentent un type de langue nettement d'oïl en variété du centre (berrichon).
- 3] Au fur et à mesure que l'on remonte de S vers N, il y a des changements à la fois continus et en répartition fluctuante sur l'axe vertical Sud-Nord.
- 4] Les caractères apparemment erratiques de certains traits n'invalident pas la topologie générale qui donne à voir une zone de transition oc/ oïl (ou inversement, évidemment).
- 5] Par conséquent, les parlers de type nettement d'oïl et les parlers de type nettement d'oc sont séparés par une quarantaine de kilomètres.

Si l'on fait maintenant une reprise d'échelle en rapportant la taille verticale de cette zone de transition à la taille générale des parlers d'oc (disons 500 kms vers le Sud) d'un côté et d'oïl de l'autre (autant vers le Nord), il est évident que même dans cette zone dite du "croissant" où l'espace de séparation est censé s'élargir, la transition d'un type à l'autre est très rapide.

5] LATIN PARLE MEROVINGIEN ET PARLERS "MARCHOIS"

Il est possible à présent de conduire à son terme la proposition du titre. Les cartes microdialectologiques rendent visible *in situ* ou plutôt *in vivo* une zone frontière naturelle de langues dans sa réalité synchronique. Elles permettent de concrétiser de manière à la fois arbitraire et fondée ce qu'a dû être la zone de transition diachronique. Comme on s'est limité ici par commodité au domaine d'oïl, le modèle diachronique proposé est que le LPT2 mérovingien achève sa métamorphose en protofrançais autour de 700, la période d'accélération finale s'étendant de 650 à 750 [BANNIARD, 2003a ; STOTZ, 2004, t. 1]. Les dates peuvent glisser selon les théories un peu vers l'amont ou un peu vers l'aval et la fourchette peut se resserrer (elle ne peut pas s'élargir beaucoup en raison du butoir de la communication verticale). De ce fait, par rapport à la longue histoire de la latinophonie en Gaule (disons au moins sept siècles), la zone frontière diachronique est relativement étroite. Il nous appartient alors de voir dans la zone frontière synchronique une image de ce qu'a dû être la parole réelle de ces siècles, peut-être moins inaccessibles dans leur réalité qu'on ne le pense grâce à la dialectologie.

On observe donc :

- 1] La réalité de la discontinuité dans le *continuum* (le PF 'est plus le LPT2).
- 2] La rapidité du changement (la bande de transition est étroite).
- 3] Les fluctuations intermédiaires par "paquets" qui correspondent à une situation de polymorphisme intense telle qu'elle a été postulée pour le LPT2 [BECKMANN, 1963 ; KLAUSENBURGER, 2000 ; WRIGHT, 2004] (en fait, cette modélisation tend à être généralisée en linguistique diachronique).

Mener dans le détail ce rapprochement analogique ne serait pas sans intérêt mais très long. Toutefois, pour terminer en boucle par un retour sur la langue de transition des VII^e-VIII^e siècles en Gaule du Nord, le latin parlé mérovingien, voici un rapide échantillonnage diachronique. On fera ici l'économie de la question tant débattue de l'accessibilité à l'oralité réelle à travers la représentation écrite (sans en ignorer ni en surestimer les enjeux). Mais il est opportun de souligner que le latin écrit mérovingien fluctue considérablement par moments, suffisamment en tous cas

pour y discerner, au prix de méthodes d'enquête appropriées, les modifications du diasystème commun. Les aspects phonétiques et prosodiques sont également ignorés au profit de la morphologie, de la syntaxe, du lexique, des idiomatismes et du phrasé. Même dans ces limites, la rencontre avec une zone diachronique marchoise du latin mérovingien est possible.

On trouve en effet (en une esquisse brevissime) :

1) Des segments de littérature élémentaire latiniforme (mais plutôt de structure romane) comme :

Ecce ! Qui habuit pro Deo obscuritatem, praeparavit illi Deus claritatem et pro fumosa mansione clarissima retributione...

"Voici ! Celui qui a eu pour Dieu l'obscurité, Dieu lui a préparé la clarté et une très lumineuse rétribution à la place d'une maison enfumée..." - *Vita Ricbarii Ia*, par. 12 (MGH, SRM, t. 7, p. 444-453, copiée vers 700 à l'abbaye de saint Riquier) [BANNIARD, 2002b].

2) Du latin réglementaire "institutionnel" de structure romane:

Et illo tempore, quando quadragesimalem nitam debent ducere, tunc ad sextam inter duos fratres portionem de formatico ... accipiant...

"Et en ce temps, quand les chanoines doivent mener la vie de carême, qu'alors à sexte ils reçoivent deux frères par deux une portion de fromage..." - *Regula Canonicorum*, PL, t. 89, par. 22, édictée par Chrodegang évêque de Metz vers 750 [CALBOLI, 1992].

3) Du latin de la chancellerie carolingienne incluant des séquences en acrolecte roman habillé en latin :

[Vnde praedictus Gerardus comes dedit in responsis], quod ipsum teloneum aliter non contendebat nisi quomodo antecessores illius qui comites fuerunt ante illum, ita ipsum ad suam partem retinebat.

"[D'où le susdit comte Gérard déclara] qu'il ne revendiquait pas autrement le tonlieu que comme ses ancêtres qui avaient été comtes avant lui et qu'ainsi il le retenait à son profit..." - Jugement de Pépin promulgué en 759, *CLA*, t. 15, doc. 600 [BANNIARD, 2007].

Cette langue écrite, classée ordinairement sous la rubrique "latin" présente en fait un lacs de caractères linguistiques qui permettent de la ranger sous la rubrique particulière de latinité "marchoise", ce moment de transition assez court où la métamorphose de la latinophonie en romanophonie s'achève. Il serait déraisonnable d'entreprendre des parallèles serrés (c'est le lieu

d'autres travaux), mais le rapprochement entre zone de transition synchronique et zone de transition diachronique en aura peut-être reçu une certaine illustration. De même pour qui regarde par exemple les fluctuations par paquets aléatoires des morphèmes verbaux de la ligne LS à la ligne LN apparaît une confirmation analogique *in vivo* de la notion de polymorphisme intense avancée pour décrire les lignes d'intercourse latin/ roman en LPT2.

6] PRESENTATION DE CARTES

La récupération analogique intégrale des apports de ces cartes requiert leur lecture "verticale" complète. L'ampleur matérielle des documents rendant leur reproduction inadaptée dans le cadre de ce volume, il est nécessaire de se reporter aux albums originaux pour se faire une idée exacte de l'apport du dossier. Les exemples proposés ici se bornent donc à reproduire des énoncés occupant les deux extrêmes tant typologiques que géographiques, une ligne sud, LS, d'un côté pour la langue d'oc, une ligne nord, LN, de l'autre pour la langue d'oïl. La transcription phonétique a également été simplifiée.

Carte 1346 :

"La fièvre me donne soif".

LS : *La fyur moe bayo la soe* (34)

LN : *La fyèr a m dun swèf* (1)

Les formes diphtonguées, *swè*, apparaissent au point 3 (La Chapelaude, 03), mais au point 2 (Chamberat, O3), la forme non diphtonguée, *sé*, est encore attestée.

Carte 1347 :

"Cette pierre aura été recouverte par le lierre".

LS : *kla pèro soero étado abroejado pa la lyoero* (36-35-34)

LN : *stoe pyèr al sra été rkuvèrt par do lyèr* (1)

A partir du point 33 (St-Julien-La-Genête, 23) apparaît aussi la forme *roekuwrido* qui alterne avec l'autre, tout en évoluant vers la forme apocopée, *roekuwrid* à partir du point 18 (Veirneiges, 23). Quant à *pèro*, les formes diphtonguées *pyar/ pyèr* apparaissent à partir du point 5 (St Sauvier, 03).

Carte 1352 :

"De l'eau tiède me ferait du bien"

LS : *doe l'ègo tyèdo moe fayò dou by~e* (32, 33).

LN : *d l o sa m fré t i do by~e* (1)

Des points 2 à 19 (Teillet-Argenty, 03) on a *èg* pour "eau".

Carte 1353 :

"Voulez-vous poser cette toile près du lit ?"

LS : *volè vu pozga koela tèlo prè do liyoe* (34)

LN : *vulé vu mèt stoe twèl a kuté do lié* (1)

A partir du point 17 (Toulx-Ste-Croix, 23) on a *tel* avec apocope, puis en alternance en montant les formes non diphtonguées, *tel*, et diphtonguées, *twèl/ tval* à partir du point 11 (Boussac, 23).

Carte 1365 :

"Mon doigt devenait noir".

LS : *moe dé/ doe voenyò né* (34-35-36)

LN : *m~o dnè doevnoe nwar* (1).

m~o dè doevnèv nèr (2)

Au point 13 (Quinssaines, 23) on a *day* ; au point 3 (La Chapelaude, 03), alternance *dé/ dné*. Des imparfaits de type *venèv* apparaissent à partir du point 18 (Veirneiges, 23). La forme *nvèr* apparaît au point 10 (Desertines, 03) et alterne alors avec *nay*.

Carte 1368 :

"Cette poire pourrit dans les orties".

LS : *koelo pèro puri dé laz étrujà* (36)

LN : *stoe pwèr püri d~a léz étruj* (1)

La forme *pwèr* apparaît à partir du point 11 (Boussac, 23). La forme apocopée *étruj* apparaît également en ce point.

Carte 1369 :

"Les miennes ne seront pas encore mûres".

LS : *la myèna noe soer~o pa ~ikéra madura* (34-35-36)

LN : *la myèn o sr~o pa ~akor mur* (1)

la my~an al ser~o pa ~ekèr moer (2)

La forme apocopée *~eker* apparaît au point 15 (Soumans, 23). Le *d* intervocalique de l'adjectif subit un certain nombre de modifications, dont des palatalisations, *madzura*, point 23 (Ste Therence, 03) et des alternances où il est soit prononcé soit désarticulé. La zone de désarticulation régulière commence au point 17 (Toulx-Ste-Croix, 23).

Carte 1384 :

"Dès que vous futes arrivés vous achetâtes le veau".

LS : *dé k o foetésia ariva oꝛ atchatésia loe voedzo* (36)

dé koe nu soegyéta ariva vuz achtéta loe voedyo (35)

LN : *dé k nu sé arivé vuz avé achté l vo* (1)

dé k vuz étya ariva vuz achtéva l vo (2).

Carte 1385 :

"Il fallait que notre fléau pût encore nous servir".

LS : *a fulyo koe noetoe çhlyo pugéso ~ekéra nu soervi* (34-35-36)

LN : *faloe k not klo i nu sèr ~akor* (1)

é falèn koe nut klo poed ~eker nu servir (2)

Très intéressante est la marche vers le nord du subjonctif imparfait : *pugéso*, points 36, 35, 34, 29 (Chambonchard, 23), 28 (Evaux, 23) et variantes entrelacées *pugècha* point 32 (Tardes, 23), *pygyesyjo*, 30 (Les Forges, 23). Ces formes d'oc montent jusqu'au point 23, puis elles se modifient notamment par apocope, *pugès*, 19 (Teillet-Argenty, 03) avant de changer réellement d'allure : *poeyès*, 9 (Treignat, 03) et 7 (Domerat, 03), *pojès*, 5 (St Sauvier, 03) entrelacés de *poy*, 12 (St-Sylvain-Bas-Le-Roc, 23), *poj*, 8 (Leyrat, 23), etc...

Carte 1386 :

"Après cet accident, je craignais que le coeur ne lui eût fait mal la nuit".

LS : *apriè koel aksid~a yo kranichyo koe loe kyøer ny agyèso fé mo p~ed~e la noe(u)* (36, 35)

LN : *aprè kl aksid~a j'avoe poer koe l kyøer i fas mal la n'ni* (1).

7] ABBREVIATIONS/ TERMINOLOGIE

LPC : Latin Parlé d'époque Classique [-200 / + 200]

LPT : Latin Parlé Tardif [III^e-VII^e siècle]

LPT1 : LPT de phase 1 [III^e-V^e siècle] (LPT "impérial")

LPT2 : LPT de phase 2 [VI^e-VII^e s.] (LPT "mérovingien" en Gaule du Nord ; "wisigothique" en Espagne ; "lombard" en Italie).

PF : Protofrançais (VIII^e s.)

POC : Protooccitan (VIII^e s.)

ZT1 : Zone Transitionnelle 1 [150-250] (du LPC au LPT1).

ZT2 : Zone Transitionnelle 2 [450-550] (du LPT1 au LPT2).

ZT3 : Zone Transitionnelle 3 [650-750] (du LPT2 au PR).

8] NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

ATSMA H., VEZIN J., 1981, 1982, in BRUCKNER A., MARICHAL R. (éd.), *CLA, Fac-Simile edition of the Latin Charters prior to the ninth Century*, t. XIII, *France I*, Zurich, 1981 ; t. XIV, *France II*, Zurich, 1982.

BANNIARD M., 1980, *Géographie linguistique et linguistique diachronique : Essai d'analyse analogique en latin tardif et en occitano-roman*, in *Via Domitia, Annales de l'Université de Toulouse-II*, t. 24, p. 9-43.

---, 1992, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, Paris.

---, 1998, *Diasystèmes et diachronies langagières du latin parlé tardif au protofrançais III^e-VIII^e s.*, in J. HERMAN (éd.), *La transizione dal latino alle lingue romanze*, Tubingen, p. 131-153.

---, 2002a, *Sur la notion de fluctuation langagière en diachronie longue (III^e-VIII^e s.) à la lumière des enquêtes dialectologiques contemporaines*, in *RBPH*, t. 80, p. 779-788.

---, 2002b, *Changements dans le degré de cohérence graphie/ langage : De la notation du phrasé à la notation de la phonie (VIII^e-XI^e siècle*, in *Medioevo Romanzo*, t. 27, 2003, p. 178-199

---, 2003a, *Délimitation temporelle entre le latin et les langues romanes*, in ERNST G., GLESSGEN MD (éd.),

- Romanische Sprachgeschichte*, t. 1, Berlin-New-York, p. 544-555.
- , 2003b, *Structures accentuelles en latinophonie du Sud (III^e-VII^e s.)*. Remarques sur les origines du partage entre langue d'oc et langue d'oïl, in G. HASENOHR (éd.), *Langues du Sud entre érosion et émergence*, Paris, p. 14-31.
- , 2004, *Parler en l'an Mil. La communication entre insularisme et flexibilité langagiers*, in P. BONNASSIE, P. TOUBERT (éd.), *Hommes et sociétés dans l'Europe de l'an Mil*, Toulouse, p. 333-350.
- , 2007, *Les textes mérovingiens hagiographiques et la romana lingua rustica*, in HEINZELMANN M., GOULET M., DOLBEAU F. (éd.), *Les réécritures hagiographiques. Atelier III, L'hagiographie mérovingienne à travers ses réécritures*, à paraître, in *Beihfte zur Francia*, 25 p.
- BECKMANN G., 1963, *Die Nachfolgekonstruktionen des instrumental Ablativs im Spätlatein und im Französischen*, Tübingen.
- COSERIU E., 1998, *Sens et tâches de la dialectologie*, in *Les cahiers dia*, I, *Etudes sur la diachronie et la variation linguistique*, Gand, p. 17-56.
- BRUN-TRIGAUD G., 1990, *Le croissant : le concept et le mot. Contribution à l'histoire de la dialectologie française au XIX^e siècle*, Lyon.
- CALBOLI G., 1992, *Bemerkungen zu einigen Besonderheiten des merovingisch-karolingischen Latein*, in M. ILIESCU, W. MAXGUT (éd.), *Latin vulgaire-Latin tardif III*, Tübingen, p. 41-61.
- DALBERA JPH, 1994, *Les parlers des Alpes Maritimes. Etude comparative. Essai de reconstruction*, Londres.
- DUBUISSON P., 1982, *Atlas linguistique et ethnographique du centre*, vol. III, Paris (CNRS), 1982, VII, *Aire explorée dans la zone de transition entre langue d'oïl et occitan*, listes 1275-1386.
- ESCOFFIER S., 1958, *La rencontre de la langue d'oïl, de la langue d'oc et du francoprovençal entre Loire et Allier*, Paris.
- HERMAN J., 1996, *The End of the History of Latin*, in *Romance Philology*, t. 49/4, p. 364-382.
- , 1997, *El latin vulgar*, Barcelone.
- , 1998 (éd.), *La transizione dal latino alle lingue romanze*, Tübingen.
- KLAUSENBURGER J., 2000, *Grammaticalization : studies in latin and romance morphosyntax*, Amsterdam-Philadelphia.
- LODGE A., 2005, *Le clivage oc-oïl au Moyen Age. Fiction méthodologique*, in B. GREVIN (éd.), *La résistible ascension des vulgaires. Contacts entre latin et langues vulgaires au Bas Moyen Age. Problèmes pour l'historien*, in

MEFR, *MA*, t. 117/2, p. 595-613.

STOTZ P., 1996-2004, *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters*, 5 vol., Munich.

VAN UYTFANGHE M., 1976, *Le latin des hagiographes mérovingiens et la protohistoire du français*, in *Romanica Gandensia*, t. 16, p. 5-89.

---, 1994, *La Bible et l'instruction des laïcs à l'époque mérovingienne : des témoignages textuels à une approche langagière de la question*, in *Sacris erudiri*, t. 34, p. 67-123.

WRIGHT R., 1982, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool.

---, 2004, *El romance : nuevo sistema, o nueva coleccion de rasgos ?*, in *Aemilianense*, t. 1, p. 665-687.

Fornex 28 11 2006

Explicit Feliciter